La Charte présente :

Portraits d'ateliers

L'exposition montre douze artistes au travail.
Dans leurs ateliers avec leurs outils et leurs matériaux,
leurs univers graphiques et leurs techniques.
L'exposition est constituée des photos de Claudie Rocard
ainsi que d'une œuvre originale de chaque artiste,
et pour certains de films d'animation.

exposition réalisée avec le concours de la DRAC Île-de-France

Kitty Crowther

Pour aller chez Kitty Crowther, il faut prendre trois trains, puis parcourir un petit chemin de verdure dans la campagne du Brabant wallon pendant dix minutes. Voilà, nous y sommes. Nous, c'est Claudie Rocard, la photographe, et moi, Patricia Berreby, parties en quête de douze artistes et de douze ateliers.
Kitty nous fait visiter son jardin. On y resterait bien… Mais nous montons au grenier. C'est là que Kitty a installé son atelier. Sous les toits.

Kitty est anglaise de mère suédoise.
— Je vis dans un pays carrefour. À Bruxelles, c'est très fréquent d'arriver d'ailleurs. Mon compagnon a des ancêtres d'origine irlandaise, hollandaise et française.
Kitty est née en 1970 à Bruxelles. Elle a fait ses humanités aux Beaux-Arts de Bruxelles avant d'entrer à l'Académie de Saint-Luc. Christiane Germain, l'éditrice de Pastel, et Marie Wabbes, célèbre illustratrice, faisaient partie du jury à son examen de fin d'études, à Saint-Luc.

Tout s'est passé très vite pour Kitty. En deuxième année à Saint-Luc, elle a gagné un concours, Figures Futur, au Salon du livre de Montreuil, avec une gravure de « Va faire un tour ! ».
— J'ai fait cinq ans de gravure en cours du soir. Je n'ai pas tout de suite commencé par le crayon de couleur. Un jour, j'étais en atelier avec des enfants, je leur ai distribué des images en noir et blanc de mon album, « Mon royaume ». Je ne l'avais pas encore mis en couleur. Les enfants l'ont colorié. Un petit a colorié le cheval en vert. J'ai adoré cette solution, même si je ne l'ai pas gardée. Le côté intuitif des enfants m'intéresse beaucoup, je m'en inspire. Quand j'y arrive, c'est de l'ordre de la grâce.
Kitty a commencé par l'encre de Chine noire et l'aquarelle. Elle a grandi avec Quentin Blake, Tomi Ungerer, Maurice Sendak, Arnold Lobel et Astrid Lindgren pour modèles (trait à la plume et lavis de couleur).

— Jusqu'au jour où j'ai découvert un album de Maira Kaltman, j'ai été époustouflée par sa grande liberté. Je me suis dit « Mais on peut tout faire ! » Férocité, poésie, douceur.

Kitty aime les techniques simples. Ou du moins qui paraissent simples. Elle découvre les crayons américains de la marque Karisma, c'est une révélation.
— Des couleurs merveilleuses ! Je ne peux plus m'en passer.

Avec très peu de moyens, elle arrive à créer un univers bien à elle. Kitty fait son premier album, « Scritch scratch dip clapote », au crayon de couleur. Elle aime travailler la profondeur, la lumière, le trait. Le noir a une grande importance dans son travail.
— Mais l'orange est ma couleur préférée. D'ailleurs, je l'emploie parfois pour les contours. Kitty utilise du papier lisse couleur écru. Les crayons de couleur glissent dessus.

Kitty a des carnets de croquis qui sont des petits bijoux.
— Je commence par créer des personnages, et ensuite je me demande si j'ai envie de raconter une histoire avec eux. Comme avec Poka et Mine, les insectes. Je les mets en scène, image après image, je ne sais pas ce que je vais raconter, j'écris, je dessine, j'écris, je dessine, je ne sais pas où je vais. J'aime me laisser guider par l'intuition.

Quand elle a terminé, elle montre son carnet à Christiane, son éditrice, complice et amie depuis onze ans chez Pastel. Pour les cinq premiers albums qu'elle a réalisés chez Pastel, Kitty écrivait ses textes en anglais, sa « langue affective ». Christiane les traduisait, et elles les retravaillaient ensemble, pour le choix d'un mot ou la ponctuation, comme des sculpteurs : « C'est un travail d'équipe, une véritable collaboration avec Christiane. »

Kitty dessine aussi pour d'autres éditeurs, le Seuil ou Albin Michel :
— J'aime aller me nourrir ailleurs, rencontrer des impératifs nouveaux. Ça m'enrichit.

Pour les images, Kitty avance seule, mais pour le texte, elle a besoin d'un regard extérieur. Pour la forme, la syntaxe, le style, le rythme, pas pour le contenu.

Lorsque Kitty ne crée pas... « Je dors ! » dit-elle en plaisantant à moitié.
— Ça fait onze ans que je fais ce métier. Je crois que je ferai toujours des livres. C'est très intime, un livre. On peut le mettre sous l'oreiller. Ça me plaît d'entrer dans l'intimité des gens. De leur faire ressentir ce que j'ai ressenti enfant, l'absence, la peur de la mort, la différence.

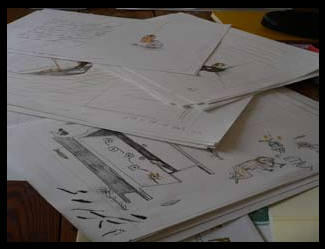
Kitty n'a pas eu l'enfance facile. Elle est malentendante de naissance.
— J'ai parlé tard. J'ai fait sept ans d'orthophonie. J'étais solitaire, je tenais les gens à distance. Ma place n'était pas au soleil. Je ressentais le monde à l'intérieur, très fort. Tout était vivant. Les formes des arbres, le bruit de l'herbe. Quand il te manque un sens, tu en développes un autre.

Dans les livres de Kitty, rien n'est gratuit, elle peut tout vous expliquer. Dans « Moi et rien » par exemple, la petite fille porte une veste d'homme. C'est un souvenir d'enfance. Son père partait souvent en voyage d'affaires et Kitty revêtait son grand veston qui sentait son papa.
— Tant de choses viennent de mon enfance, des personnages, des lieux, des objets que j'ai vus. La souffrance et la solitude enfantines me touchent beaucoup. C'est une des raisons pour lesquelles je fais des animations.

Kitty aime les artistes japonais, entre autres, Hayao Miyazaki. Dans « Chihiro », elle a apprécié la capacité des personnages à passer du monde visible au monde invisible. Elle s'est inspirée de l'affiche du film pour son album « La petite mort ». Elle est fascinée par les squelettes.
— Au Moyen-Âge, les gens portaient une tête de mort sculptée dans leur poche pour se souvenir de la fragilité humaine. Une façon d'apprivoiser la vie, en parlant de la mort. Pour le personnage de la petite mort, je ne voulais pas faire de squelette, je préférais un masque. Seuls, ses pieds et ses mains sont ceux d'un squelette, mais sa tête est un masque… Mais est-ce vraiment un masque ?

Kitty ne se sent pas tellement une âme d'illustratrice, mais celle d'une raconteuse d'histoire.
— Le dessin est un prétexte, dit-elle, j'aime les histoires, j'en ai besoin. J'ai fait une vingtaine de livres, ça m'intéresse de moins en moins d'illustrer les textes des autres. Je me considère plus comme quelqu'un qui raconte que comme quelqu'un qui dessine.

Kitty conjugue son métier avec sa vie de famille. Dans l'atelier, il y a un petit coin pour ses enfants.
— Mes enfants trouvent que je dessine trop bien, « T'es top, maman », ils disent.
Nous aussi, nous trouvons qu'elle est top, Kitty.



Biblio

Moi et Rien
Lili
Lili au royaume des nuages
Mon royaume
(Pastel)

May Angeli

May Angeli est graveur. Elle vit sous le ciel, dans un appartement parisien ouvert sur un jardin de ville. Son atelier, c'est un coin de salon. Sa presse est plantée au centre de la pièce. Sa grande roue dressée comme pour un voyage en image. En ce moment, May navigue entre « Carotte ou Pissenlit ? », un album pour les éditions de l'Élan vert. Les animaux de la ferme, des poules, des cochons, des vaches… apparaissent, étape après étape, de la feuille de papier à la planche de peuplier, avant de devenir des estampes.

La gravure, c'est une technique vieille de trois mille ans. Une invention chinoise, de même que l'encre et le papier, précise May.

Autant dire que chez elle, il n'y a pas d'ordinateur. Même ses textes, elle les écrit à la main dans ses petits carnets d'artiste qu'elle promène partout avec elle dans son sac de dame.

— J'ai appris la gravure en Italie, à Urbino, la ville de Raphaël, la cité idéale… Chaque graveur a sa propre technique. Les résultats sont différents selon que l'on s'appelle Jolivet ou Dutertre. Moi, j'apprécie particulièrement les estampes de Dürer et Hokusaï et Miro et Corneille et Tapiès et plein d'autres…

May dessine sur du papier des images qu'elle reproduit en miroir sur la feuille de peuplier tendre, à la douce veinure.

— C'est une technique très sensuelle qui se situe entre le dessin et la sculpture. C'est un travail physique, artisanal, même si pour moi la gouge est devenue aussi fluide à manier que le stylo.

Pour faire une image, il faut plusieurs planches de bois gravé, une par couleur. Si vous n'êtes pas patient, autant renoncer. Il faut deux mois à May pour faire un album.

May montre ses esquisses. Une poule et ses petits…

Pour reproduire le dessin de la petite poule sur la feuille de peuplier, c'est toute une affaire. Pour imprimer à l'endroit, il faut graver à l'envers. D'un geste sûr, précis, efficace, May retire quelques copeaux de bois pour faire apparaître le dessin.

— Sur les reliefs, j'étalerai la couleur, les creux ne prennent pas l'encre… Je te montre.

May fixe sa plaque de peuplier gravée sur la presse. Un marteau et des clous. Si vous cherchez des pinceaux, changez d'atelier.
May enfile son tablier.
— L'impression, c'est comme la cuisine, chacun y met ses épices. J'aime la matière des encres, l'odeur, les gestes...

May fait sa tambouille. Elle étale à la spatule trois pâtes de couleurs sur la plaque de marbre. Des encres d'imprimerie bien grasses. Elle fabrique une couleur avec du rouge cardinal, de la terre d'ombre et de l'ocre jaune. Quand le ton lui convient, elle écrase la couleur au rouleau (pas à pâtisserie) et l'étale sur la plaque de peuplier clouée sur la presse. La petite poule devient rouge.

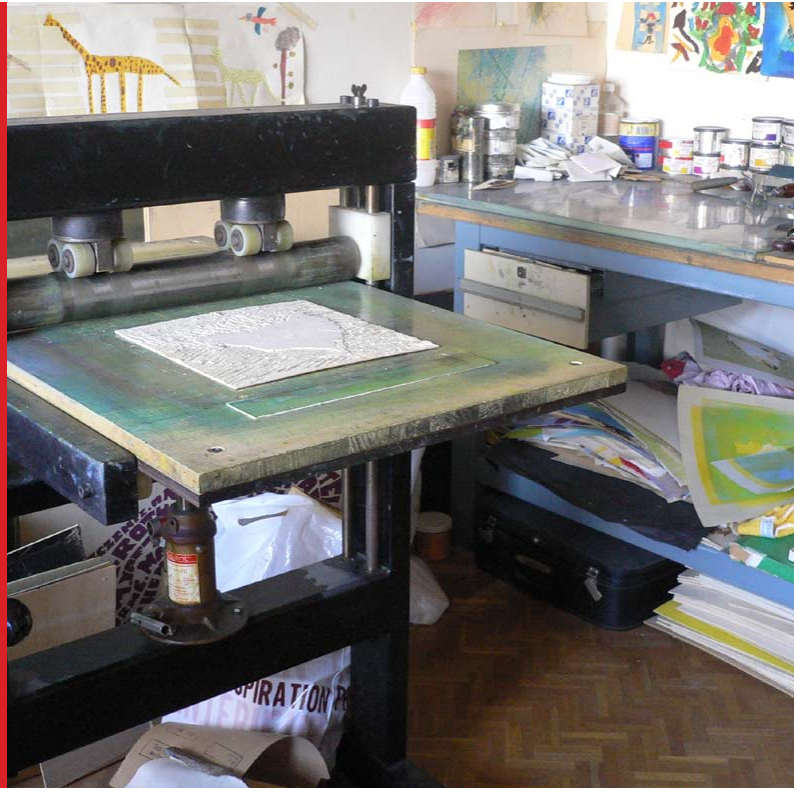
— Tu vois, j'enlève le bec, scrach, scrach, scrach, comme ça, il ne sera pas coloré.

Jusqu'au bout, May peut revoir sa copie. Gratter par-ci, glisser un bout de papier par-là, faire des essais sur des brouillons.
— En superposant deux couleurs, tu en obtiens une troisième. Tu vois, ça joue en transparence.

Pour une estampe, il peut y avoir cinq ou six passages à l'encre et donc autant de plaques de peuplier gravées ! Un travail de titan. Pour un travail plus fin en noir et blanc, May préfère les planches de tilleul. Comme pour son livre sur Jules Verne.
— La matière est plus facile à travailler. Le résultat et le plaisir sont différents.

May ne dissocie pas le travail du plaisir. La gravure, c'est son heureux mode d'expression depuis 1992, depuis « Le Rhinocéros », aux éditions du Sorbier. Elle n'a de cesse d'éprouver sa technique et de la renouveler. Son prochain album pour le Seuil, une histoire d'amour exclusif entre un Jardinier et sa Clématite chérie, sera beaucoup plus coloré que celui sur les animaux de la ferme.
— Ce que j'aime, c'est bouger, passer d'un matériau à un autre. D'un lieu à un autre. Du bureau à la table de marbre, puis à la presse. C'est sportif. Le soir, je suis vannée.

Il faut dire aussi que May se lève à six heures du matin. Tous les jours. Parfois, dit-elle avec un sourire ironique, elle s'octroie une grasse matinée, jusqu'à sept heures trente ! Si elle travaille beaucoup, elle ne s'en rend compte qu'après. Quand le livre est fini.
— Ce que j'aime dans cette technique, c'est le mystère. L'image se découvre quand on soulève le papier. Très excitant.
May termine sa démonstration par une autre tambouille. Après la poule et ses petits, nous voici à table devant des calamars. D'une cuisine à l'autre.



Biblio

Carotte ou pissenlit ? (L'élan vert)
Chat (Thierry Magnier)
Chapeau perdu (Thierry Magnier)

Christian Voltz

Pile, un air de Cocteau. Face, un air de Giacometti. Selon le vent. L'Alsace et la douceur en plus. Le ravage en moins. C'est Christian Voltz.

Nous roulons dans Strasbourg vers une zone hostile. Plantée sur un bout de verdure résiduelle. Une zone d'art. Des ateliers d'artistes… Derrière la porte 14, le ciel s'illumine. C'est l'atelier de Christian.

Fils de fer rouillé, objets de rebut cabossés, salis, patinés par le temps. Échappés de la poubelle, recyclés chez un artiste de la troisième dimension. Christian est un sculpteur, un graveur, un dessinateur… Un poète aussi. Ses images, avant de s'aplatir dans les livres, sont des volumes. Les décors sont souvent en carton peint. Un morceau de bois pour un toit, une branche pour un arbre, une maison en vieux cartable. Terre, os, coquillages, insectes séchés. Voici les outils de Christian. Ses personnages sont fabriqués avec des objets de récupération inutiles et cassés. Un chapeau en nid d'oiseau, un œil en boulon, un nez en manche de pioche, une bouche en fermeture éclair… Le corps en fil de fer tordu, une plume dans le dos en guise d'aile : un ange. Autant de détournements heureux, drôles et poétiques.

— J'aime tous ces petits objets qui ne servent plus à rien, auxquels je redonne vie. Il y a énormément d'objets que je trouve beaux. Si personne ne s'arrête dessus, ils n'ont aucune valeur, ils sont insignifiants.

Si le fil de fer n'est pas rouillé, il n'est pas intéressant. Si les boulons, plumes, manches de pelle, morceaux de bois flotté, bouts de tissus, de cuir, de papier, conserves, ne sont pas dignes de la casse, ils ne sont pas bons pour Christian.

— J'aime cette idée de la mémoire, le temps qui laisse sa trace sur les objets. C'est à la fois esthétique et historique.

Christian fait aussi du modelage. Des animaux et des personnages en pâte à modeler durcie à l'air, puis peinte. Parfois, les personnages sont réutilisés et simplement modifiés d'une planche à l'autre comme dans « Toujours rien ? ». Parfois, le personnage est entièrement refait à chaque page comme dans « La salamandre ».

— Quand la maquette est prête, je vais chez le photographe, mon pote, qui habite au-dessus. La contrainte pour la prise de vue, c'est de ne pas avoir trop d'ombres, sinon l'image est illisible. Mais d'en avoir suffisamment pour retrouver la profondeur des volumes.

Ce que Christian livre à ses éditeurs, c'est une série d'ektachromes. Les maquettes restent chez lui ou tournent pour des expositions. Les images finies sont théâtrales, frontales, et conservent la même échelle d'une planche à une autre. Lorsqu'il a des doutes sur une image, Christian a recours à l'ordinateur. Il retouche les scans. Mais l'outil ne le séduit pas beaucoup.
— C'est statique, l'ordi ! J'aime avoir un contact direct avec la matière, j'aime fouiller, souder. C'est le processus créatif qui me plaît. J'aime avoir les mains sales.

Christian n'a pas tout de suite trouvé sa route. Il a un peu traîné en fac de psycho, fait de l'animation et du théâtre, pris un job de travailleur social dans les milieux en grande difficulté. Un jour, il s'est inscrit aux Arts Déco de Strasbourg, dans l'atelier de Claude Lapointe. Il avait 24 ans. En 1997, Olivier Douzou lui publie son premier album aux éditions du Rouergue, « Toujours rien ? ». Depuis, il a produit une vingtaine de titres, quelques courts-métrages d'animation, des gravures et des sculptures qu'il expose régulièrement en France et ailleurs.

Christian ne se considère pas comme un auteur pour enfants. D'ailleurs...
— Je n'écris pas pour les enfants ! dit-il. Mes histoires ? Je n'écris pas d'histoire, des textes, oui ! Je raconte des moments. Des tranches de vie.

Les textes de Christian sont simplifiés à l'extrême, parfois réduits à l'onomatopée. Toujours très métaphoriques, ils sont à double tranchant, double lecture.
— J'élague au maximum. À la fin, il reste une trace de fiction très concentrée.
Dans «La caresse du papillon », c'est une demi-heure de la vie d'un enfant avec son grand-père qui évoque en jardinant le souvenir de la grand-mère morte.
— J'aime parler de l'absence, de la perte, sans tragique ni vérité.

L'inspiration ? Des idées vont et viennent et mûrissent en lui, au fil du temps et au fil de fer. Il se laisse traverser par elles.
— Mes héros se débattent dans la vie, ils ne savent pas trop se débrouiller avec les autres gens... Le déséquilibre me touche.

Christian aime beaucoup Sempé pour son économie de trait et sa sensibilité, son univers. Mais celui qu'il aime par-dessus tout, c'est Calder.
— Petit, je ne lisais jamais. Je courais après les grenouilles et les insectes. Aujourd'hui, je lis beaucoup, mais je ne sais pas d'où me vient mon inspiration. J'aime la nature et la campagne.

Ses phases d'écriture sont longues, pleines d'interruptions et de culs-de-sac, beaucoup de projets tombent à l'eau.
— J'écris et je dessine sur mes carnets... Le temps fait le reste.
Christian est très sensible aux petites choses de la vie, c'est ce qu'il a envie de raconter dans ses livres.
— Un jour, j'ai entendu chanter un poussin dans son œuf. Il n'y avait plus de poule pour continuer la couvade. Je l'ai ramassé et je l'ai couvé à la lampe. Un petit poussin est né. Je l'ai nourri. Il est resté vivre à la maison. Il a vécu longtemps comme un animal domestique. Il se nichait sur mon cou, jusqu'au jour où le renard l'a mangé.

Cette histoire deviendra-t-elle un livre ? En tout cas, elle colle au personnage.

Biblio

Toujours rien ?
Vous voulez rire ?
La caresse du papillon
(Éditions du Rouergue)

Dialiba Konaté

Drapé dans un boubou de chintz lumineux, Dialiba Konaté sourit sous son calot brodé. De sa voix douce, chuintante et zézayante, il raconte sa vie. Et c'est un conte africain.
— Je ne suis pas un artiste, je ne suis pas un illustrateur, je suis un transmetteur !

Chez lui, ce n'est pas une case sénégalaise ou malienne, mais un F2 du XVIIIe arrondissement, au deuxième étage d'un petit ensemble de briques, noyé sous le périphérique. Son atelier, c'est l'une des deux pièces. Sa table, ce sont ses genoux, ses outils, un stylo à bille noir, des crayons de couleur bon marché, des feuilles de carton qu'il trouve par-ci, par-là, en passant. Cette économie de moyen drastique est devenue son style.

Vivre du dessin, cela ne lui est jamais venu à l'esprit, à Dialiba. Il ne vend pas ses dessins. Il les donne à voir pour enseigner quelque chose de son pays, de ses coutumes, de son histoire.
— Je préserve en images ce qui est en train de disparaître en Afrique, comme un griot raconte ou chante.

Dialiba vit et travaille en France depuis 1965, chez Total Fina, où il a fait toute sa carrière. Il distribuait le courrier. Dessiner ? Il le fait depuis qu'il est tout petit. C'est un don. Ses collègues français le voyaient dessiner, dessiner et dessiner encore… Si bien qu'un jour, de curieux en curieux, le voilà exposé au musée d'Art Africain et Océanien. Brigitte Morel du Seuil Jeunesse passait par là… C'était en 2000.
— J'ai obtenu un prix pour aller étudier en URSS quand j'étais jeune, mais ma mère n'a pas voulu que je parte…

Dialiba est le seul garçon de la famille, il a perdu son père lorsqu'il avait trois ans. Son père était un marabout réputé au Mali. Dialiba est né au Sénégal.
— Je suis l'enfant de deux pays !

Tous les ans, il retourne au Mali où il a encore deux femmes et sept enfants. En France, il vit avec sa première femme et dix enfants. Il a suivi des cours de dessin, il a même un DEA d'Arts Plastiques de la faculté de Vincennes. Le déclic, il l'a eu un jour à Vincennes… L'un de ses professeurs demande aux étudiants de raconter leurs origines sous forme de bande dessinée.

— C'est à cette époque que j'ai commencé « L'épopée de Soundiata Keïta ». Mes images sont des actions. Elles racontent l'histoire de la fondation de l'empire depuis le neuvième siècle.

Pour sa documentation, Dialiba ne se contente pas des livres d'histoire. Son grand père, très féru d'histoire, lui a enseigné beaucoup de choses, il était un haut fonctionnaire de Haute Volta, ami d'Ampâté Ba... Dialiba adore écouter les griots qui racontent le passé comme des visionnaires. Comme s'ils étaient reliés à l'histoire toujours vivante.

— Un jour, dans un train, j'ai rencontré un généalogiste. Il portait une coiffure à cornes et des vêtements à talismans. Il faisait peur à tous les voyageurs du wagon. Il s'est assis en face de moi. Je dessinais. Je lui raconte que je veux transmettre graphiquement l'histoire de mon pays. L'homme m'écoute sans prononcer un mot. Je l'interroge. Comment étaient vêtus nos ancêtres ? L'homme ne répond pas. Le temps passe. Soudain, la voix de l'homme à la coiffe cornue s'élève, forte, impérieuse, et il décrit sa vision : les carquois, les flèches, la coiffure à pendentifs, avec ou sans cauri, l'habit court avec des étoffes blanches, le vêtement ample et les calottes. Les hommes et les femmes sont vêtus de la même manière. Je prends tout en note.

— Et le village, comment était le village ?

Il me répond :

— La fondation d'un village, c'est la forme d'un être humain...

Je voulais savoir à quoi ressemblait Soundiata Keita. Alors, le griot me dit :

— Deux couples font un Soundiata ! Grosse tête, gros cou, nez épaté, lèvres inversées, poitrine large, taille mince, gros pieds, gros bras, Soundiata le généreux. Ça, c'est Soundiata !

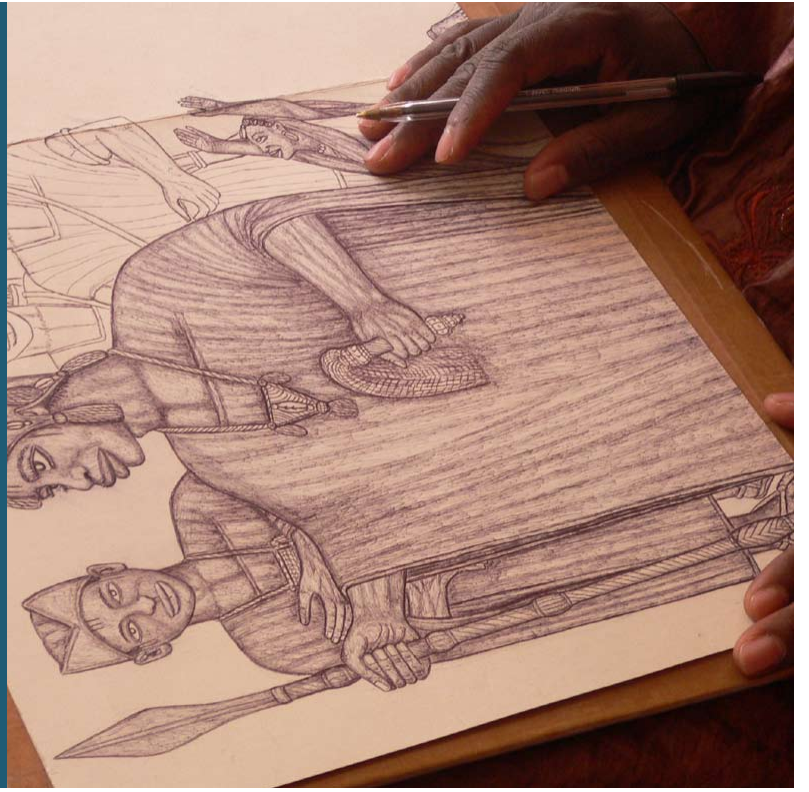
J'écoute les traditionalistes et ça me passionne.

En Afrique, chaque geste a un sens, on le retrouve dans l'image, tout est cultuel, symbolique, les vêtements des personnages, leurs accessoires, la couleur...

— Je dessine pour ceux qui ne savent ni lire ni écrire, ils comprennent grâce à l'action. Les adultes, eux, lisent les images grâce à leur culture. Les enfants détiennent la vérité.

Dialiba prend tout son temps. Dessiner, c'est penser, c'est vivre. Il lui faut un mois minimum pour chaque dessin.

Avant de passer le stylo-bille, il dessine la forme au crayon de papier. Quand le dessin est posé, il le modèle au stylo noir. L'ombre et la lumière sculptent les corps comme sur des bas-reliefs. Il fait de petits mouvements circulaires, en appuyant de-ci de-là pour



rendre les contours… Le geste est tranquille, paisible, obsessif, comme pour une incantation graphique.

La couleur est aussi un langage. Le rouge symbolise la protection. Symbole de la terre, de la croyance, du pouvoir de l'enfer… Dialiba s'en sert pour représenter un nouveau-né, le protéger contre le mauvais sort. Le blanc révèle ce qui est caché, lève le secret, c'est la couleur de la vérité, de la pureté. Le noir, c'est pour aveugler les ennemis, les surprendre, se cacher en cas de danger. Le vert symbolise la putréfaction, le bleu, la passivité, la sagesse et le deuil, le jaune, l'intelligence, l'orange, l'orgueil…
Dialiba ne mélange jamais les couleurs, il superpose les tons.

Dans sa quête de transmission, il écrit l'histoire sur l'image de sa belle graphie penchée. Claire et appliquée. Ce que l'on ne peut plus voir dans ses livres. Le commerce occidental ne va pas jusqu'à conserver l'écriture sacrée de l'orateur, sa rhétorique, ses répétitions, ses licences poétiques quant à l'orthographe. Dommage…
— Je dessine pour ceux qui ne savent ni lire ni écrire. Pour apprendre quelque chose à quelqu'un, répète-t-il.

Nous parlons déjà depuis trois heures, Dialiba est intarissable.

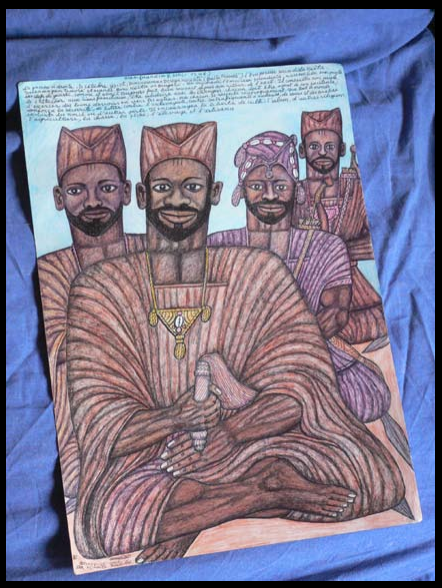
Sa femme fait une apparition. Elle est en boubou, aussi souriante et chaleureuse que son mari : « Vous avez faim ? »

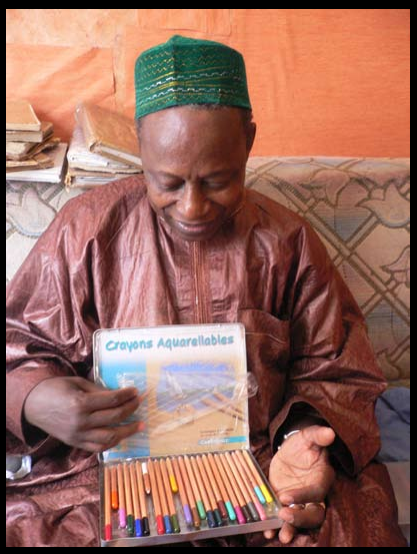
Un plat de riz au poisson fait maison… Elle le pose sur un tabouret qui sert de table. La fourchette à même le plat, nous mangeons une portion d'Afrique de bon appétit.
— Voilà, dit Dialiba, j'ai tout dit, mais il reste beaucoup à dire.

Il voudrait continuer. Il sort ses dessins de ses emballages de fortune, des sacs plastiques scotchés. Des portraits d'hommes politiques, des scènes fantastiques, des crocodiles, des scènes bibliques, des séquences agricoles… Nous reviendrons, nous reviendrons…

Sont déjà parus au Seuil jeunesse : « L'épopée de Soundiata Keita », « Le prince Maghan Diawara », « Le crocodile du lac Faguibine », ainsi que « Le récit des origines ».Son prochain ouvrage, « Coutumes d'Afrique », paraîtra en mars 2007 aux éditions du Panama.

En sortant, le périph' nous paraît aussi irréel que les tours environnantes. Il n'y avait pas des cases, quelques baobabs et de la terre battue quand nous sommes arrivées ?





Biblio

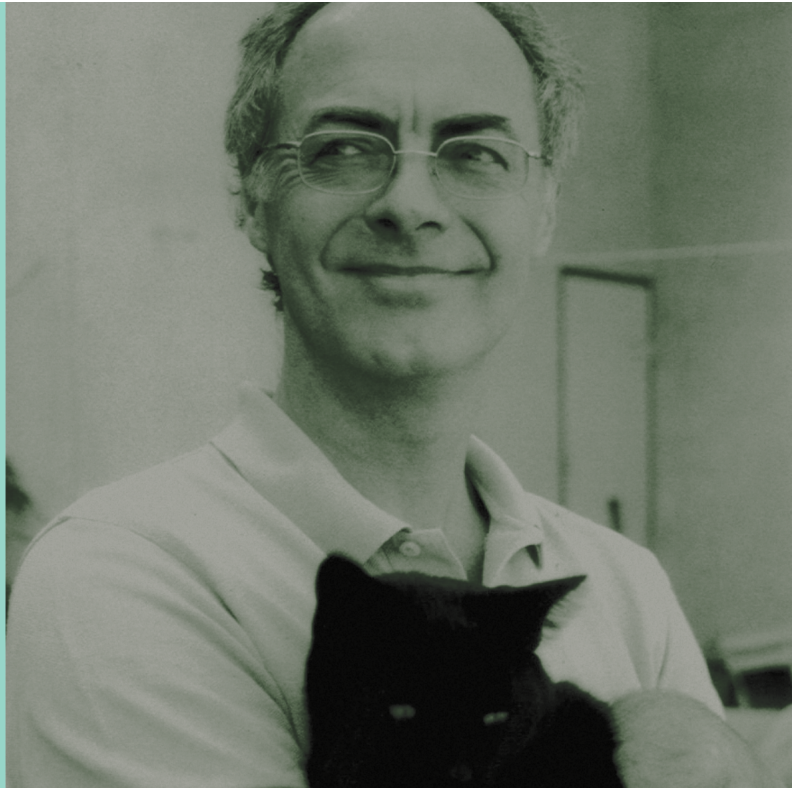
L'épopée de Soundiata Keïta
Le récit des origines
Le prince Maghan Diawara
(Seuil)

Dominique Rousseau

Avignon sous le soleil. Dominique Rousseau nous offre une petite visite guidée de sa ville, avant de nous emmener déjeuner en terrasse, à l'abri du vent. Cette ville tout en zigzags et en escaliers se parcourt un peu comme l'itinéraire professionnel de Dominique. S'il fait de la bande dessinée depuis trente ans, il est avant tout passé par le cinéma, le théâtre et la musique. Il a même été animateur-éducateur auprès d'enfants psychotiques. Quant au dessin, il n'a jamais appris. Mais il a toujours su. Son papa était décorateur, il le regardait faire.
— À deux ans et demi, je dessinais déjà la tétine de mon petit frère, m'a-t-on dit. Mais j'ai mis trente ans à comprendre qu'il y avait quelque chose à apprendre dans le dessin. J'étais très intuitif. Le secret du dessin, c'est le volume, la prise en compte du volume... Maintenant, je transmets, c'est un de mes plaisirs.

Dominique nous reçoit chez lui avant de nous emmener dans son petit atelier. Dans son appartement, il a une pièce de travail, mais elle est déjà très encombrée. Alors, il s'installe au salon. Contre les murs, il y a de grands panneaux prêts à partir pour une exposition. Et sur la table à manger, quelques tas de papiers et crayons en tous genres. S'il ne tenait qu'à lui, il envahirait toutes les pièces, mais sa femme et ses enfants ne sont pas vraiment d'accord...
— Dans mon atelier, il n'y a plus un centimètre carré de libre, c'est un vrai capharnaüm... Tout ce qui devrait être à la cave ou au grenier est là. Je n'ai ni cave, ni grenier. Nous verrons bien.

Dans les années soixante-dix, il a commencé la bande dessinée.
— C'était assez nouveau à l'époque, un moyen d'expression qui n'était plus réservé aux enfants...
Irrésistiblement attiré par ce phénomène de presse, il a travaillé chez Charlie Hebdo, Charlie Mensuel et Hara Kiri.



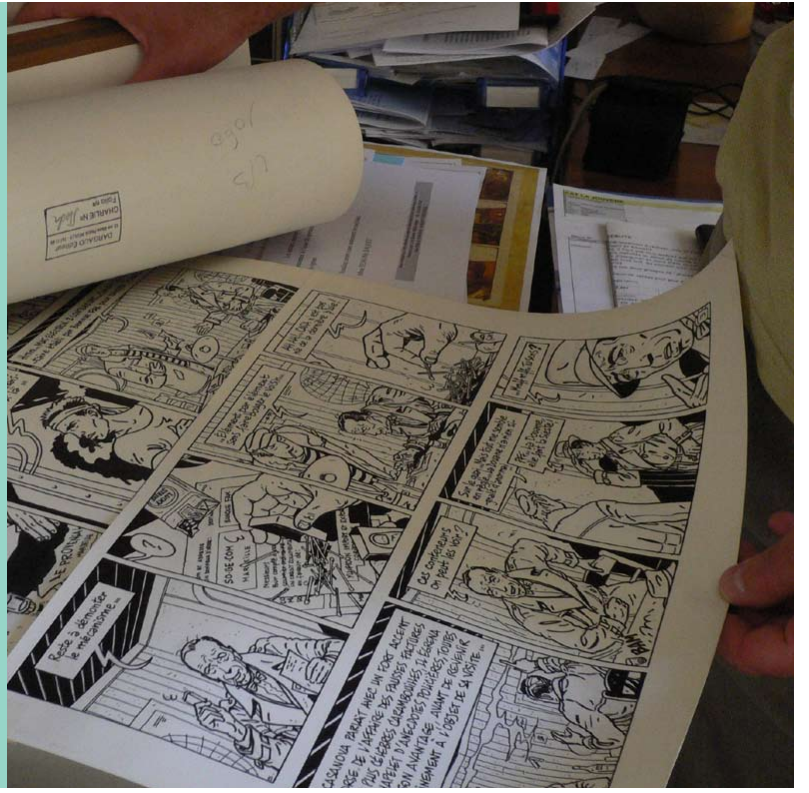
— J'ai vécu les quatre dernières années du fameux hebdo, première époque, j'aurais pu trouver plus… tranquille pour démarrer, mais finalement, je ne regrette pas. Je suis revenu vers les enfants quand j'ai été contacté par Bayard-Presse, au milieu des années quatre-vingts. Au début de ma carrière, je dessinais à l'encre de Chine et au crayon de couleur, puis j'ai essayé les encres, ensuite l'acrylique et la gouache. Maintenant, après avoir beaucoup utilisé les feutres à alcool, comme dans l'album « Chintu » ou les BD d'Algernon Bright (publiées dans I love English), je suis passé à l'aquarelle.

Pour la série « Condor », Dominique a travaillé sur des planches au format raisin, qu'il fait réduire au format A4 à l'impression.

— Le dessin est tracé à la mine bleue, qu'il n'est pas nécessaire de gommer, car le bleu ne passe pas à l'impression. Ensuite, j'encre les planches avec des marqueurs à encre noire très pigmentée, des feutres japonais. Autrefois, j'utilisais une plume trempée dans l'encre de Chine. Les « accidents » n'étaient pas rares ! Pour l'adaptation du livre de Moka, « La chose qui ne pouvait pas exister », je fais évoluer mes méthodes en utilisant de plus en plus l'outil informatique…

Pourtant, Dominique aime dessiner et peindre à la main. L'ordinateur, il s'en sert pour écrire et pour réaliser certaines mises en couleurs…

— Je scanne mes crayonnés (gris ou bleus) déjà séparés en trois bandes, que j'envoie aux journaux après avoir « monté » des pages virtuelles. Ensuite, j'ai le choix entre un encrage des dessins ou une « couleur directe ». C'est le cas avec l'adaptation d'un conte chinois que je termine ce mois-ci pour la revue Je Bouquine. J'imprime alors mes cases toujours par « bandes » (strips), avec une couleur pâle sur du papier à dessin A4 en largeur, (correspondant au format de page A3 en hauteur, les trois bandes réunies), afin cette fois, comme pour l'illustration, de peindre les images à la gouache. C'est grâce aux marqueurs que je peux maintenant me lancer dans des travaux plus complexes… et avec de l'eau ! Ce que je craignais auparavant… J'aime bien à l'occasion reprendre les feutres, la pratique est assez proche, en plus modeste, de la peinture à l'huile. J'applique la couleur par couches, en commençant par les zones d'ombre ou de lumière. Avec chaque outil, je suis amené à changer de technique, de méthode. Je vois les choses différemment, comme en musique quand on passe d'un instrument à l'autre. Rien n'est fixe. Les feutres m'ont donné envie de faire de l'aquarelle, l'ordinateur de revenir à la gouache…

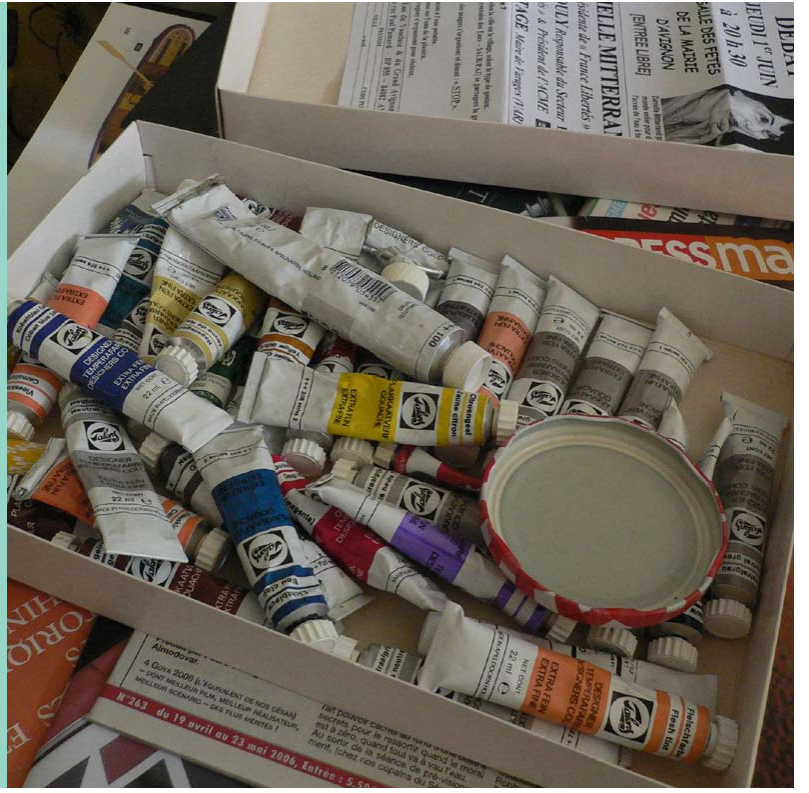


La bande dessinée, ça prend du temps. Il faut un an et demi pour un album comme « Condor ».
— Aujourd'hui, lorsque je commence une BD, je m'impose six à dix cases par page sur trois bandes. Dans le premier Condor, « L'Otage », il m'est arrivé d'en dessiner vingt sur quatre bandes ! Pour l'adaptation du roman de Moka, j'ai mis trois mois pour choisir l'angle et l'enchaînement des images, ainsi que pour tout « traduire » en scènes dialoguées. Ensuite, j'encre le texte sur une planche à part que j'intègre ensuite au montage. J'écris à la main, c'est plus sensible et plus sensuel.

Sur une feuille, il y a un tas de personnages dans des attitudes différentes...
— C'est mon casting ! Les personnages de la future bande dessinée.

Avant de se lancer pour la couleur, Dominique fait des gouaches d'ambiance. Toute l'histoire se passe en mer, avec des enfants qui embarquent à bord d'un vieux ketch. De bourrasques en tempêtes, ils vont justement en voir de toutes les couleurs !

Et à propos de tempête... Nous avons tenté une petite sortie vers l'atelier, mais il était pris d'assaut par tout ce qui n'est ni à la cave ni au grenier... Il reste en tout et pour tout le format d'une feuille de papier A4 sur son bureau ! Pas un siège, pas un tabouret, pas un recoin qui ne soit occupé par des tonnes de dossiers, de papiers, de livres en chantier, de boîtes de feutres, de maquettes de bateau, de photos... Dominique avait prévenu. Tant pis, retournons prendre le dernier verre en terrasse avant de quitter l'ami Dominique, si chaleureux !



Biblio

Le secret des Incas
(Bayard Jeunesse)
Condor (Dargaud/6 volumes)

Géraldine Alibeu

Géraldine n'est pas parisienne, pas alsacienne non plus. Elle a cependant passé cinq ans aux Arts Décoratifs de Strasbourg. Dans l'atelier de Claude Lapointe… Avant cela, elle a fait un an de prépa à Lyon.

Géraldine vient des Alpes et, si elle vit aujourd'hui près de Paris, après avoir passé un an à Valence pour faire de l'animation, c'est parce qu'elle a suivi son copain…

Géraldine compte presque autant de déménagements que d'années. Elle a des semelles de vent. On retrouve dans ses images ce côté volatil, cette piste de décollage. Pas étonnant qu'elle les colle, ses images…

Géraldine nous reçoit dans son petit appartement d'Issy-les-Moulineaux, en tenue de travail, c'est-à-dire en tablier. Son chat s'installe d'emblée sur mon manteau…

Géraldine est une jeune femme de vingt-huit ans, douce et diaphane, tout intérieure, à l'instar de ses images. Elle aime les phrases comme : « La vie la plus douce, c'est de ne penser à rien » et les images comme celles de Suzanne Janssen, aux perspectives trichées, hallucinées et inquiétantes.

— Beaucoup moins inquiétantes que les miennes, dit-elle.

Géraldine porte un tablier parce qu'elle aime bien se salir. Elle peint à l'huile des matières sur lesquelles elle dessine. Ensuite, elle les découpe et les colle sur des planches de bois. Du contreplaqué de base qu'elle fixe à la laque à cheveux.

— Ce qui m'a amenée à cette technique, c'est le côté pas net de l'huile. Je suis assez brouillonne, et je salis tout. Je peins des décors en plusieurs morceaux. Grâce aux découpages, l'image est propre et nette. Je peux conserver le côté salissant de l'huile en coulisse…

Géraldine utilise donc l'huile et le contreplaqué, mais aussi les papiers d'emballage du marché ou les papiers cadeau, des lettres, des tampons qu'elle taille dans des gommes… Une cuisine variée et riche, pleine d'odeurs.

— J'aime surtout l'odeur des « couleurs Leroux ». Dans mes premières années d'études à Lyon, un prof m'a fait découvrir les huiles anciennes de Bourgogne…

L'ordinateur n'est pas trop sa tasse de thé, même si elle s'en sert.
— Ça m'intéresse, mais ça unifie tout. À la longue, c'est ennuyeux. Surtout pour la couleur. Et c'est trop statique. J'aime le recul de la planche. J'ai besoin de bouger. Je suis physique, l'ordinateur ne l'est pas.

Géraldine utilise du papier machine de base pour la transparence. Le papier absorbe la peinture à l'huile. Elle fait jouer les contrastes de matière entre le papier huilé et le bois.
— J'utilise l'huile très diluée pour obtenir des matières fluides et transparentes.

Elle dessine ses personnages au crayon de papier, sur des fonds de matière qu'elle a créés. Des silhouettes étranges aux visages mélancoliques parcourent ses mondes oniriques. Il se dégage de ses planches une étrange impression de calme et d'irréalité. De silence. Ses paysages stylisés, ses matières à la fois denses et transparentes créent des atmosphères lunaires. L'humour et la fantaisie traversent ses images par petites touches. Géraldine invente des mondes que l'on a envie de regarder à la loupe, détail après détail.

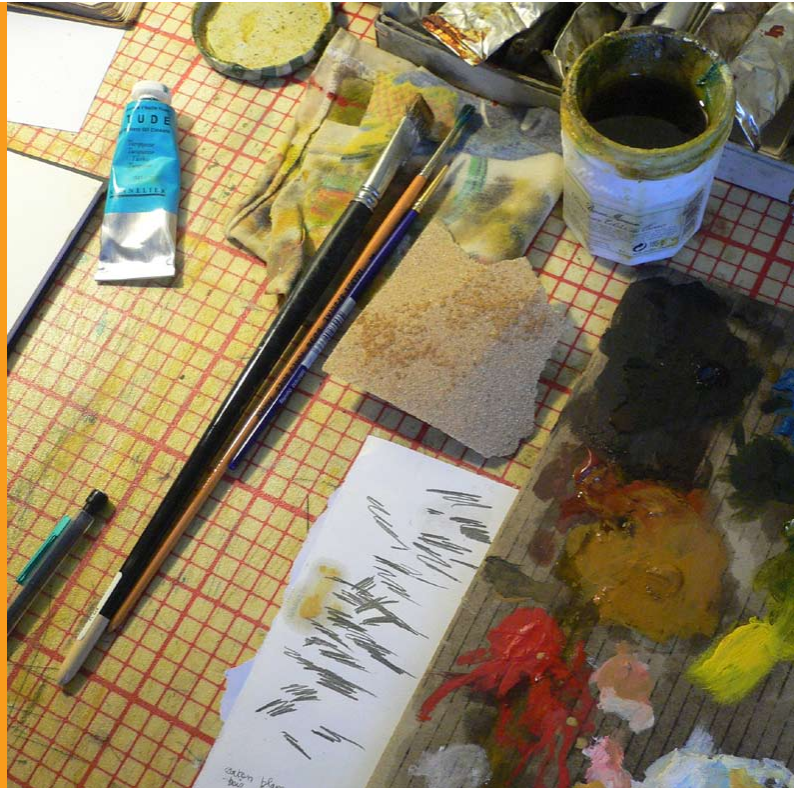
Géraldine réalise des petits films d'animation. William Kentridge est sa source d'inspiration principale. Son premier film est dessiné aux crayons de couleur. Le second, au fusain. Elle joue avec la trace du dessin précédent laissé par le fusain. C'est très beau.

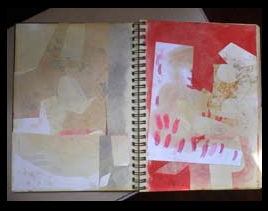
Géraldine est aussi auteur.
— Je voudrais faire un livre qui s'appellerait « L'absence », tout au fusain, en noir et blanc. Dans « La course au renard », elle construit une histoire sans parole. Dans « Mariguita et la soupe du paradis », l'héroïne se débarrasse de son mari en lui faisant boire une soupe à l'eau de Javel, puis tente de passer des jours meilleurs avec un nouveau mari cousu main…

Sous ses airs angéliques, Géraldine nous révèle un imaginaire bien sulfureux !

En ce moment, Géraldine travaille pour Gautier-Languereau sur un texte de Philippe Lechermeier, « Les jardins suspendus ».
— Je suis allée ramasser des feuilles mortes dans la campagne. J'ai sorti des livres de botanique. Je m'imprègne de nature. Je cherche. Je ne sais pas ce que cela va donner. Je tâtonne. Je récupère des papiers pour une ville de patchwork. Je laisse le temps agir. Je dessine des croquis minuscules comme des timbres-poste dans mes carnets. On verra bien…

Bientôt, ses jardins auront fleuri, nous avons hâte de les voir.





Biblio

Les jardins suspendus (Gautier-Languereau)
La bonne bouillie (Didier Jeunesse)
On n'aime pas les chats (Sarbacane)

He Zhihong

Regarder He Zhihong travailler, c'est faire un saut dans le temps. Et dans l'espace. La Chine et ses siècles de traditions picturales. He Zhihong a fait les Beaux-Arts de Pékin.
— Quand j'avais quinze ans, j'ai passé le concours d'entrée au lycée de préparation aux Beaux-Arts. Je l'ai eu. C'est assez difficile. Ils ne prennent qu'une vingtaine de personnes sur toute la Chine. Après, j'ai réussi le concours d'entrée aux Beaux-Arts, il n'y avait que quatre personnes dans ma classe. J'ai choisi la peinture traditionnelle, option personnages. Il y a trois genres, paysage, personnages, fleurs et oiseaux. Il y a deux styles, « précis ou rapide ». J'ai choisi « précis ».

He Zhihong est née en Mandchourie.
— Là où il fait froid, dit-elle.
Son père était peintre de paysage. Elle a appris à peindre à ses côtés.
— Quand j'étais en troisième année aux Beaux-Arts, j'ai rencontré Guillaume Olive. Après des études de chinois à l'École Pratique des Hautes Études en France, Guillaume Olive est allé étudier à Pékin. Guillaume et Zhihong étaient voisins de classe. Ils partagent aujourd'hui leur vie. Ensemble, ils se parlent en chinois. Ils ont fait un voyage de quatre mois dans le Yunnan, où l'on croise une vingtaine des cinquante-six ethnies que compte la Chine, où les populations sont encore vêtues de manière traditionnelle et n'ont parfois pas d'écriture. Il n'y a pas toujours d'eau courante, ni d'électricité.
Zhihong et Guillaume y ont recueilli des contes qui se transmettent de génération en génération par voix orale, « les Contes des peuples de Chine » publiés chez Syros. Guillaume traduit ou retranscrit les contes, Zhihong dessine. Ils ont fait une dizaine de livres ensemble.
La technique de Zhihong est celle de la peinture traditionnelle chinoise.
— Je travaille au pinceau et à l'encre. Les couleurs sont des pigments. Je ramène tout de Chine. Ma pierre à encre, les pinceaux de bambou en poils de chèvre, le papier de riz.
Le papier sur lequel Zhihong peint est si fin, si léger qu'on se demande comment il ne se déchire pas.

Sur les planches de Zhihong, il n'y a pas un trait au crayon ou à la plume, même pour les traits les plus fins. Le dessin est fait au pinceau et à l'encre. Si elle rate, elle jette et recommence. Pas de repentir possible. Le papier boit énormément.
— Je tiens le pinceau d'une manière spéciale, verticalement au-dessus du papier. Quand le dessin est terminé, je le maroufle. Je prépare moi-même la colle, un mélange de farine ordinaire et d'eau.

Il faut chauffer l'eau et la farine pour qu'elles deviennent de la colle. Ensuite, le travail d'encollage s'avère très périlleux pour un néophyte. Comment ne pas plier, froisser et déchirer le dessin ? Là est la question. Mais pour Zhihong, cela fait belle lurette que ce n'en est plus une. Quand le dessin est marouflé sur le papier de riz, elle le colle sur une planche de bois. Il faut attendre deux, trois jours, pour qu'il soit bien sec. Ensuite, elle le découpe. Il est alors tendu et prêt pour l'impression.

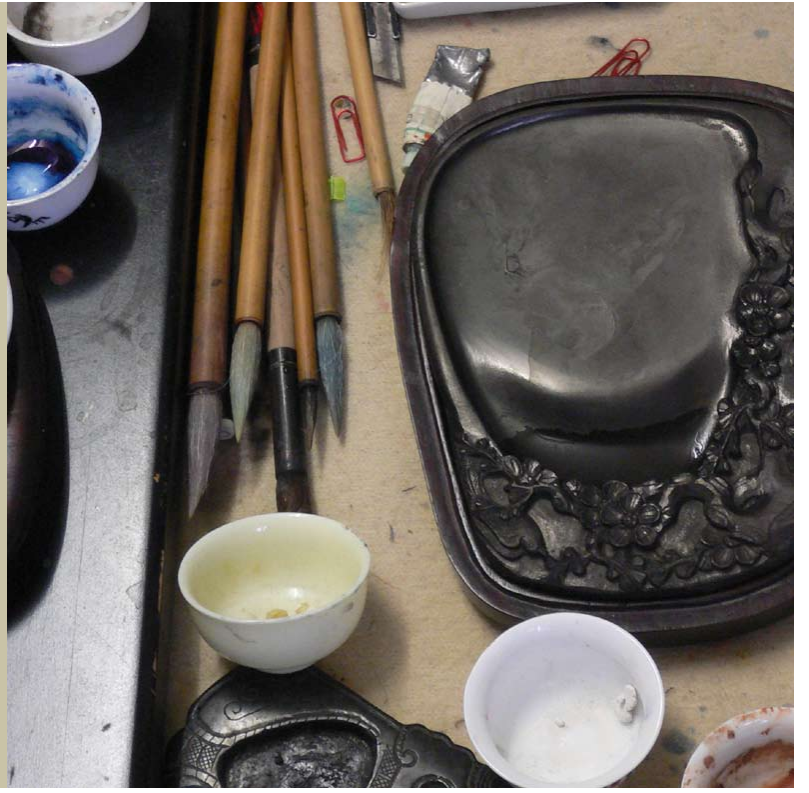
Lorsque Zhihong ne dessine pas pour l'illustration, elle fait de la peinture sur soie. Surtout des portraits. Lors de son voyage avec Guillaume dans les villages du Yunnan, elle a rapporté des photographies et des croquis de personnages. Des portraits des peuples de Chine.

Comme pour ses illustrations sur papier, elle dépose son esquisse qui lui sert de référence, sous la soie. Une peinture sur soie peut prendre un mois de travail à temps plein. Elle jongle avec deux pinceaux en main, l'un avec la couleur, l'autre pour diluer. Du grand art. Elle dépose la couleur par touches successives, jusqu'à obtenir la densité voulue. Les couleurs ne se mélangent pas. Elles se superposent. Il faut attendre qu'elles sèchent entre chaque couche.

Les sceaux sont sa signature, son nom. Ils viennent parachever sa peinture, équilibrer la composition. Elle a plusieurs sceaux différents. Ils font partie de l'image comme des éléments structurants et ne sont pas placés au hasard.

— Je me considère plutôt comme une illustratrice, dit Zhihong humblement.

L'humilité est décidément la marque de fabrique des artistes.



Biblio

Contes des peuples de Chine
Le mariage de Souricette
Ma vie à Pékin au fil des mois
(Syros)

Jean-Hugues Malineau

Jean-Hugues Malineau n'est pas un illustrateur, mais un artiste du livre. Il donne une dimension plastique et graphique à l'objet qui, entre ses mains d'expert, devient une petite œuvre d'art. Il fabrique des livres de A à Z. Maquette, typographie, impression, couverture et couture… Un architecte du livre.

L'image du mot, il la travaille à la lettre, avec des plombs mobiles. C'est à la fois son métier et son hobby. Il publie des livres de poésie illustrés comme éditeur artisanal.

Il collectionne aussi les livres des autres. Ceux des poètes et ceux des auteurs pour enfants.

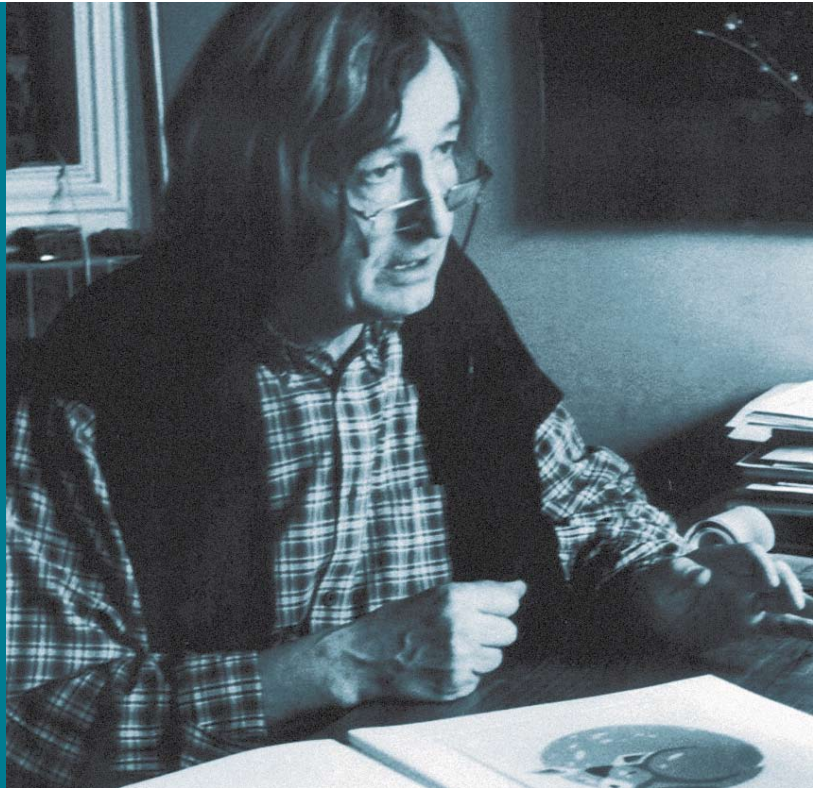
— J'ai réuni aujourd'hui près de deux milliers de livres rares parmi les plus représentatifs et les plus beaux de la littérature pour enfants en Europe de 1800 à 1960.

Ses murs en témoignent qui transforment son appartement en bibliothèque, et son salon est une imprimerie.

— J'achète selon mes moyens, quand je les rencontre, les livres que je trouve beaux, originaux, ou typiques d'une époque. J'achète pour le plaisir du texte, bien sûr, mais plus souvent pour le plaisir de l'œil : plaisir d'une belle reliure caractéristique et plus encore plaisir de l'illustration et de la technique de reproduction qu'elle suppose.

Si Jean-Hugues Malineau est enseignant de littérature et poète, il est autodidacte en typographie. Ce qui ne l'a pas empêché de remporter le prix de typographie Guy Lévis Mano en 1986 !

Tout a commencé en 1970. Jean-Hugues était alors professeur de français au lycée et enseignait la poésie contemporaine à Nanterre. Il rencontre Guy Lévis Mano qui est poète et typographe et c'est le coup de foudre pour la beauté de l'objet livre. Il rachète un matériel ancien d'imprimerie en Belgique : « Cinq tonnes de plomb ! » Et l'aventure commence… Aujourd'hui, il imprime sur une presse à bras plus légère installée dans son cinquième étage parisien.

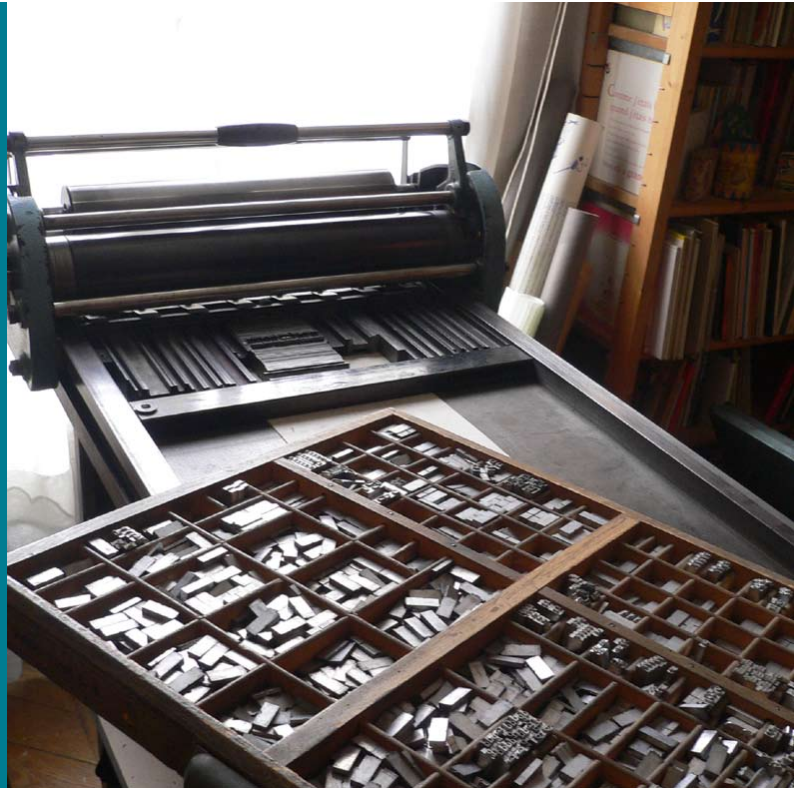


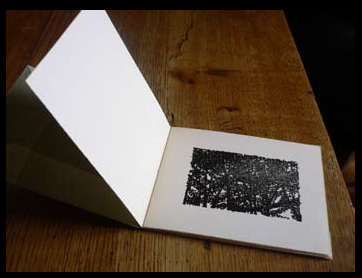
— J'ai imprimé et édité à ce jour plus de cent vingt petits livres où j'associe les textes des auteurs à différentes formes de gravure : taille douce, xylographie, linos, lithographie.

« Dodo fourrure », un recueil de comptines pour enfants que Jean-Hugues a écrit et qui est illustré de gravures de Jean-Charles Rousseau, vient de paraître chez Bayard. Ce même livre avait déjà été publié dans sa maison d'édition Commune Mesure et tiré à une cinquantaine d'exemplaires numérotés. La beauté du livre imprimé artisanalement n'a rien à voir avec l'édition commerciale mais...
— J'ai rarement été aussi satisfait par une publication industrielle et par la qualité des photogravures et du papier, dit Jean-Hugues.

L'objet devient produit, même si la qualité des textes et des images demeure. La comparaison des deux semble essentielle pour comprendre ce qui sépare ces deux mondes que sont l'impression artisanale et l'impression industrielle.

Jean-Hugues Malineau est à ce jour auteur d'une centaine d'ouvrages (contes, romans et surtout poésie) pour adultes et pour enfants, publiés chez Grasset, Gallimard, Hachette, L'école des loisirs, Actes Sud, Milan, Casterman, Albin Michel...





Biblio

Parole au Japon (Albin Michel)
Dodo Fourrure (Bayard Jeunesse)
Petits haïkus des saisons
(école des loisirs)

Les Chats Pelés

Les Chats Pelés sont deux. Lionel Le Néouanic et Christian Olivier. Tous deux nés en 1964, mais Christian à Bamako et Lionel à Saint-Nazaire. Ils travaillent ensemble depuis l'école Estienne où ils se sont rencontrés. En solo, Lionel écrit des albums : « L'homme sans tête » ou « Gentil-méchant ». Il a aussi illustré des textes d'Élisabeth Brami : « L'Alphabêtisier » ou « L'oisillon né sans nom ». Lionel est également musicien. Très underground. Il chante et fait des percussions au sein du groupe « Rosdul et ses Badzen », tandis que Christian consacre le reste de son temps aux « Têtes Raides ». Il écrit, compose et chante. Il est sur les routes la moitié de l'année. En 2006, les « Têtes Raides » ont fait cent dix concerts.

Les Chats Pelés créent en s'amusant, c'est leur credo. Ils sont chercheurs de formes graphiques et sonores, comme des troubadours de la benne et de la rue.
Ce qui les caractérise d'emblée, c'est l'humour. Humour décalé dont témoignent les noms de leurs maisons de production, « Mon slip » ou « Jamais je dégueule » ! Ce sont des provocateurs. Et engagés politiquement. Ils font des affiches de concerts pour « Les têtes raides » ou au profit d'associations humanitaires.

Une fois par mois, les deux amis se retrouvent dans l'atelier des Chats Pelés près de la Bastille. Lionel arrive de l'Ardèche où il s'est installé depuis quelques années. Christian vit en banlieue parisienne.

L'atelier est en rez-de-chaussée et en bazar. Des trucs et des machins s'accumulent dans tous les coins. Les Chats Pelés adorent stocker. De la ferraille, des planches, des vieux projos de cinéma, cageots, boîtes en fer, képis, valises en cartons, bouts de décors, caisses en bois remplies de leurs personnages, vieilles photos, vieux réveils, fer à repasser, pot de chambre, murs de livres, coffre-fort avec mannequin cassé, vieux frigo, monceaux de CD…

Lorsque les Chats Pelés se retrouvent pour travailler, ils ne font plus qu'un.
— Nous sommes siamois. Nous ne savons pas qui fait quoi…

Très vite, je ne sais plus qui dit quoi, moi non plus.

— Travailler à deux ou à trois (avant, ils étaient trois avec l'ex-chanteur de « la Tordue », Benoît Morel, rencontré aussi à Estienne), c'est dynamisant, désinhibant, sécurisant.

Les Chats ne font pas seulement des livres pour enfants, ils font également des pochettes de CD (celles des « Têtes Raides », de « Rosdul et ses Badzen », Loïc Lantoine...), des affiches, des décors, des films d'animation...
— Tout est exploitable, disent les Chats Pelés. Le bruit comme les matériaux. Nous cherchons les mêmes choses dans la musique et dans l'image, nous mêlons les deux. Pendant les concerts, parfois nous faisons des projections de nos films d'animation. Et les décors, c'est nous qui les réalisons...

Sur la table très encombrée, Lionel et Christian modèlent des petites figurines en terre. Sur ces figurines qui sèchent à l'air, ils appliquent la couleur à la peinture acrylique et à la craie. Les cheveux sont des bouts de ficelle. Leur style est proche de l'art brut. On peut y lire toutes les références de Chaissac à Dubuffet...

Leurs matériaux sont variés : terre, craies, encres, carton, papier, tissu, plâtre, cire, clous, bois, ferrailles... Les Chats travaillent principalement en volume comme on peut le voir dans leurs albums « Au boulot » et « Chiens ».
— Pour la photographie, Fred Chapotat s'en charge. Il travaille avec nous depuis le début des Chats Pelés. Il vient sur place et installe son matériel au milieu du bordel.

Les Chats Pelés ont commencé leur carrière d'illustrateurs au Seuil, avec les albums de Massin, « Jouons avec les chiffres » et « Jouons avec les lettres ».
— Nous avons transformé les lettres en personnages, en chat ou en oiseau. Idem pour les chiffres.

Depuis, ils croulent sous les commandes. Lorsqu'ils passent une semaine ensemble à l'atelier, Lionel dort sur place. Les journées sont longues.
— Nous sommes toujours en retard sur les rendus, disent les Chats.

Nous sommes un peu gênées, Claudie et moi, de les avoir accaparés un moment. Ils filent, il est déjà vingt heures, ils ont un rendez-vous de travail dans une de leurs boîtes de production... Comment peuvent-ils mener à bien tant d'entreprises et quand trouvent-ils le temps de se reposer ?

Mais après tout, les chats ont neuf vies.

Biblio

Jouons avec les chiffres
Jouons avec les lettres
Vive la musique !
Au boulot !
(Seuil)

Marc Boutavant

Marc Boutavant vit dans un appartement parisien au rez-de-chaussée d'une cour jardin, fleurie, ensoleillée, hospitalière. C'est là qu'il nous reçoit. De temps à autre, un petit garçon passe le bout de son nez par la fenêtre :
« Coucou, papa ! »

Marc Boutavant est né dans un petit village, il n'y a pas si longtemps, en 1970. Et pas très loin de Paris, en Bourgogne.
— Quand j'étais petit… non, quand j'étais ado, je n'imaginais pas que l'on pouvait faire du dessin un métier, dit-il en souriant. Quant à imaginer que l'on pouvait peindre à l'ordinateur, c'était de la science-fiction…

Il aura fallu qu'il se perde dans la forêt parisienne et qu'il fasse deux ans d'une école d'art (Charpentier) pour découvrir tout ce qui est possible.
— Pendant dix ans, j'ai peint à l'acrylique. C'était un calvaire, une punition, où il était question de remplir des A3 ou des formats raisin avec un pinceau zéro et de la peinture qui sort d'un tube. Le passage à la tablette a mis fin à cette damnation (que je m'étais choisie), ça a été libérateur.

Sortir de la technique « pinpin », pinceau-peinture, par une issue de secours et se jeter sur un rectangle et un crayon en plastique ! Ça glisse, ça fait cli-clic, on est loin des grammages, mais justement, il fallait trouver autre chose que l'attrait du matériau pour s'attacher un peu plus à ce qu'exprime l'image.
— La tablette est un outil extraordinaire : en ne regardant plus le bout du crayon au bout de mon nez, mais en regardant l'écran, pendant qu'une main dessine, ça me permet de croire que ce n'est plus moi qui dessine. Cette distance me permet de mieux voir ce que je fais.

Pour créer et non pas re-créer, il faut s'approprier l'outil, s'en faire un allié. Plagier les techniques picturales classiques, gouache, acrylique, aquarelle etc., c'est ce que Marc veut éviter. Il ne veut pas imiter, mais donner à cette technique graphique un style propre marqué par l'outil. C'est l'outil qui a créé le style Boutavant. Il cherche des formes à même l'écran, il ne fait aucun « rough » papier, tout est virtuel. De cette manière, le lien avec l'objet imprimé est plus fort, la trahison de la mauvaise reproduction de « l'original »

loin derrière. Pour le coup, son bureau n'est pas très photogénique : du matériel informatique, et pas un seul original ! Pourtant, on peut voir le processus s'inverser et l'original arriver au bout de la chaîne : pour une exposition collective à New York, via son agent, une illustration, parue dans un magazine, a été tirée en 150 mm x 200 mm, avec une qualité d'encre qui n'est pas sans rappeler la gouache.

Marc Boutavant a jeté ses tubes et ses pinceaux, mais pas trop loin, dans un tiroir, parce que si l'envie de poils de martre le reprend, ça sera avec un esprit tout neuf qu'il s'y remettra.

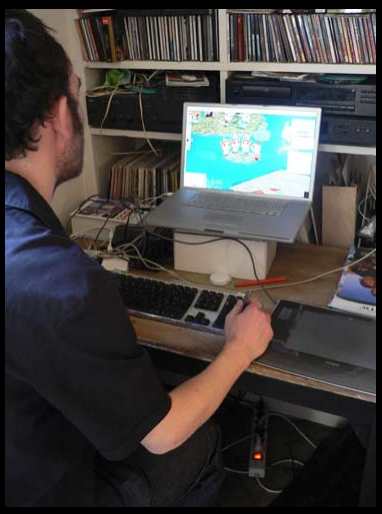
Marc attache beaucoup d'importance à la tonalité des couleurs. Leur nombre est souvent réduit, il l'a été longtemps à deux tons Pantone pour les programmes de la guinguette Pirate. Comme souvent, la contrainte crée la surprise.
— Je fais des masses colorées qui donnent la dynamique ou la mollesse de l'image, directement dans une mise en page. Ensuite, je regarde ce qui va se passer. Je participe... un peu.

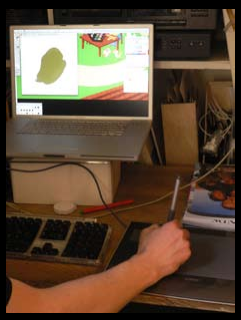
Un peu comme un sculpteur, il taille et retaille cette matière aplat, et se laisse mener par l'intuition. Parfois, au milieu d'un aplat, une fleur ou un objet au traité plus réaliste fait son apparition. Et en général, un animal anthropomorphe n'est pas loin, en spectateur attendri. Ces petites bêtes ont de grosses têtes et des petits corps fluets. Ils sont mignons et touchants. Les albums du Père Castor ne sont pas loin, dirait-on, et aussi cette artiste dont il adore le travail, Kitty Crowther.

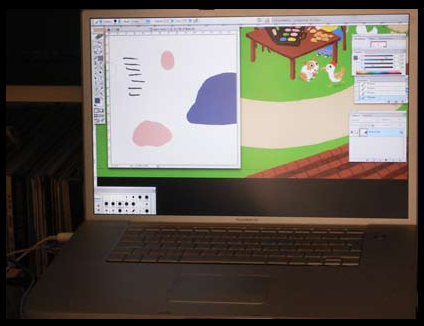
Ce qui se dégage de son univers graphique, c'est une grande douceur, une sensualité faite de courbes et de couleurs apaisantes, beaucoup d'originalité et d'inventions de formes, des personnages vivants, dormant et rêvant qu'ils vivent. Une touche d'humour affleure par-ci par-là, dans les expressions et les mises en scènes.

En ce moment, il travaille sur « le carnet de voyage de Mouk » chez Albin Michel. Il publie des albums pour plusieurs maisons d'éditions, et son style commence à faire école. Il a réalisé les prospectus de la guinguette Pirate pendant dix ans, jusqu'en avril 2006. Il fait aussi une bande dessinée, « Ariol », avec son ami Emmanuel Guibert, un auteur-illustrateur qui a un talent fou, un « bon génie », selon son compère.

Après deux heures tranquilles dans la cour de l'immeuble, Marc est beaucoup plus détendu, il ne sursaute plus à chaque flash de ma photographe. Mais sa timidité, c'est aussi ce qui fait son charme. Alors surtout, qu'il ne change pas !







Biblio

Mouk (Mila)
Ariol (Bayard Jeunesse)
Boule de poil et mon canard (Seuil)

Rébecca Dautremer

Rébecca Dautremer nous reçoit dans son petit atelier. Un escalier presque aussi raide qu'une échelle de bateau nous y mène. Sur le plancher, une petite flaque d'eau oubliée près de sa radio « seventies ». Nous y sommes. Partis vers Dautremer…

Rébecca Dautremer ? Non, ce n'est pas un pseudonyme. Tant mieux, il est trop beau, ce nom-là. À lui tout seul, il contient la touche de l'artiste et son bagage vers d'autres rives… Son nom, c'est son style. Une mélodie nuancée de sons rêches et vaporeux. Une écriture minutieuse et précieuse, grattée de-ci de-là à la pointe de l'aiguille.

Les outils de Rébecca ? Quelques tubes de gouache et de l'eau. Du papier.

Une technique parfaite, des formes étranges, le sens de la couleur et du détail créent un univers de rêve. Avec une pointe de mélancolie.
Oui mais, comment elle fait ?

Rébecca est patiente. Après une recherche esquissée en petit format, puis un crayonné détaillé, elle passe la couleur qu'elle fait jouer en transparence, par couches successives.
— Par petites touches très peu chargées en couleur. Selon les époques, très aquarellée, ou très fresque.

Elle dessine au pinceau très fin les lignes et les contours.

Pour rendre le dessin d'un voile, comme dans « Cyrano », Rébecca n'hésite pas à utiliser un morceau de dentelle qu'elle applique comme un tampon sur le papier. Et c'est splendide.

Parfois, elle patine avec les mains la couleur sur la planche ou, comme pour « Le grand courant d'air », l'album sur lequel elle travaille en ce moment, (texte de Taï-Marc, son mari, qui a écrit aussi « Cyrano »), elle utilise des techniques modernes. Elle scanne ses crayonnés et les imprime. Ensuite, elle passe de la couleur sur les impressions et s'amuse à gratter, salir, déchirer, scotcher. Rébecca s'aide aussi de la photo.

— Si je pouvais rendre en peinture les effets qu'il est possible d'obtenir en photo… j'adore « flouter » les images. Créer des premiers et seconds plans. Utiliser le « fish-eye » (ndlr : objectif qui courbe les lignes droites).

Rébecca sort ses carnets. Des esquisses, des idées de textes, des photos. Plutôt des montages photographiques. Rien à voir avec les gouaches de ses livres. Si ce n'est de drôles de cadrages, des angles obtus, une réalité distordue.

— Je dois travailler beaucoup. Je me considère plus comme un artisan que comme une artiste.

Et en effet, elle travaille beaucoup. Le matin, elle se lève avant huit heures. Elle dépose ses trois enfants à l'école. Elle déjeune à peine. À seize heures trente, retour des enfants, pause goûter, puis elle retravaille un peu avant le dîner et un peu après le dîner. Elle a un très bon chef cuisinier à la maison… Le week-end, elle travaille et pendant les vacances aussi. C'est ainsi depuis cinq ans.

C'est facile de transporter les outils de Rébecca. Deux ou trois pinceaux et des tubes de gouache lui suffisent.

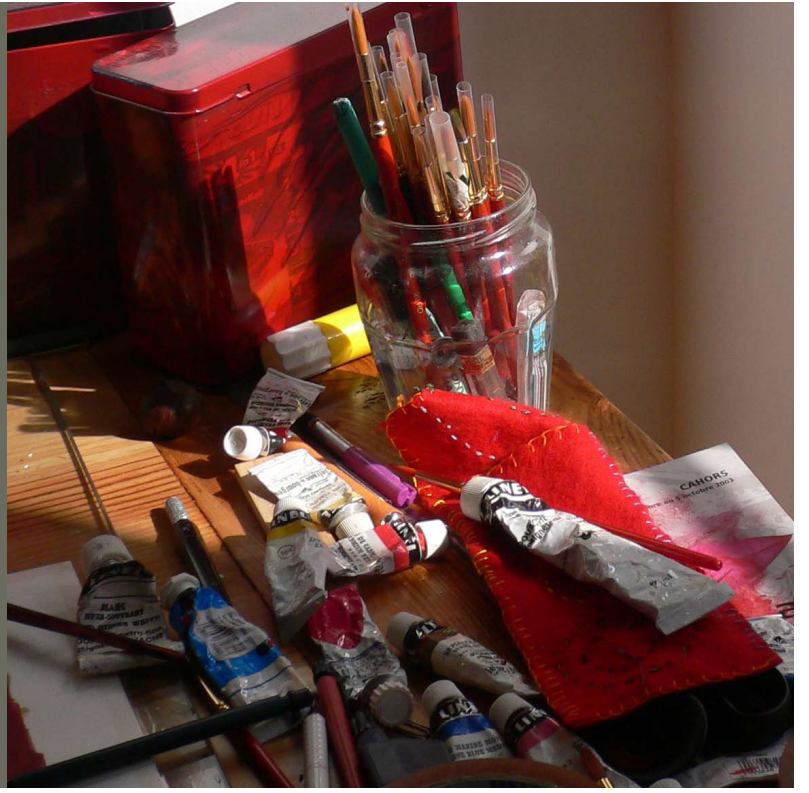
— La gouache ne sèche jamais, pas comme l'acrylique qui est un matériau mort. Tu ne peux pas revenir dessus. Si je devais changer de technique, je peindrais à l'huile. La gouache a un rendu très mat. Pour que les couleurs soient plus lumineuses, je passe mes planches à l'huile de friture…

Rébecca a le sens du contraste. Elle en joue dans chaque image où il y a toujours un élément qui en contredit un autre. Quand les personnages sont statiques, massifs, figés comme des statues et le temps suspendu, des éléments volent de-ci de-là, des cheveux, un morceau d'étoffe, une fleur, des poussières. On sent le souffle du vent. Et le mouvement. Une envolée graphique. L'atmosphère irréelle et fantastique, parfois inquiétante, de « Babayaga » est, elle aussi, contredite par des touches d'humour graphique.

Il y a chez Rébecca autant de densité que de légèreté. À sa technique hyper léchée, elle n'hésite pas à donner des coups de cutter, comme une pichenette iconoclaste. Des éclats de lumière.

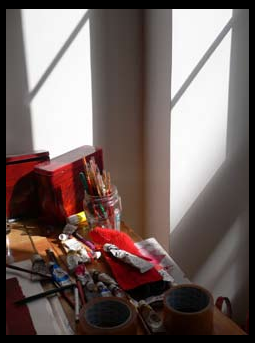
Rébecca est une virtuose de l'oxymore en image. Une blessure suave, un chaos organisé. Une mélancolie joyeuse.

Artisan, si elle veut. Mais quelle artiste !



Biblio

Les Princesses
Cyrano
L'amoureux
(Gautier-Languereau)



Sara

Chez Sara. Un coin de campagne dans la capitale. Nous pourrions entrer par la fenêtre, l'atelier est en rez-de-jardin, là, juste derrière les rideaux. Sara ouvre la porte.
— May Angéli m'a dit qu'elle vous avait reçues avec un petit-déjeuner, j'ai trouvé l'idée excellente, café ou thé ? demande-t-elle en nous tendant une énorme assiette de viennoiseries, dans son petit salon baroque.

Sara ressemble à une Argentine et son nom a une consonance biblique… Qui se cache derrière ce nom d'artiste ?

— Anne de la Roche Saint-André. Sara est l'anagramme de mes initiales.

Rien à voir avec l'Amérique latine. La pratique des pseudonymes chez Sara remonte à l'enfance.
— C'était à l'époque où je ne savais pas que nous avions une identité officielle…

D'emblée, le ton est posé, un humour distingué. Je note la phrase, le temps de me caler sur sa fréquence…
Sara sourit…
— Avec mon petit frère, nous jouions aux Indiens, il m'appelait Œil Noir et moi, je l'appelais Renard Argenté…
Sara s'interrompt.
— Mais ce qui compte au fond, c'est le numéro de sécurité sociale, n'est-ce pas ?

Sara déchire les paroles vides et les clichés comme le papier. C'est son mode d'expression.

Nous passons à l'atelier. Une petite pièce ouverte sur le jardin. Des livres partout, des poètes, des philosophes et des psychanalystes… Une table très encombrée. Des pots de pinceaux très photogéniques. Une femme nue sur une toile. Une huile de Sara. Sara peint lorsqu'elle ne fait pas de livre.

À dix-huit ans, Sara a décidé de devenir peintre. Elle quitte Poitiers et s'installe dans une chambre de bonne à Jussieu. Le matin, elle se rend au cours d'art plastique et l'après midi, elle travaille comme dactylo ou baby-sitter.

Le papier déchiré, c'est un moyen d'expression qu'elle a découvert, faute de moyens.
— Je peignais à l'huile. Un jour, je n'avais plus de tubes de peinture et plus un sou, j'ai pris du papier et je l'ai déchiré. Cela m'a plu.

Du papier Canson de couleur, de la colle... Surtout pas de ciseaux ! Comme pour Dialiba Konaté avec son stylo à bille, l'économie impose ses moyens. Sara se débrouille avec ce qu'elle a sous la main. L'outil invente un style.

Son premier album en papier déchiré date de 1990, « À travers la ville », publié chez Épigone.
— Une technique simple et efficace que les enfants s'approprient facilement.

Sara fait des ateliers avec les enfants. Elle montre quelques images très belles, très fortes, réalisées par eux. Le résultat est tout de suite séduisant.

— J'aime l'incertitude de la déchirure. Le geste aléatoire. Qui laisse une grande place à l'inconscient. Déchirer, coller. C'est un travail à la fois délicat et brutal, fragile et physique. Pas minutieux. C'est assez jouissif. Ludique et très fatigant.

La référence de Sara, c'est le cinéma. Bresson la fascine.
— Dans « Un condamné à mort s'est échappé », il y a un passage très minimaliste où l'on voit le personnage ramper sur un mur, je crois. Une séquence de dix minutes. Bresson sait étirer le temps.

Dans la plupart des albums de Sara, il n'y a pas de texte. Le minimum d'expression pour donner au lecteur le maximum d'impressions.
— J'offre des images comme des rêves à s'approprier.

De temps à autre, un trait de crayon rehausse une forme. Ses images sont un instant saisi. Comme en photo. L'instantanéité de la déchirure crée la surprise. Les bords aux contours incertains et vibrants donnent du mouvement aux silhouettes.

Dans ses albums, Sara ne s'embarrasse pas du réalisme pour la couleur. Dans « La petite fille sur l'océan », la mer est grise.
— Les couleurs que j'utilise sont au service de la narration. J'aime bouleverser les codes de lecture. Et lorsque j'inscris du texte sur mes images, ce n'est pas pour raconter une histoire, mais pour donner un point de vue.

Dans les livres de Sara, le lecteur est son propre guide. Il est obligé de s'écouter lui-même. Lorsqu'on se plonge dans son univers, le monde se concentre. Une bulle. La mer, un chat, un chien, une petite fille, un bateau, un homme de dos...

La moindre irruption du monde extérieur fait sursauter.

Une jeune fille entre par la fenêtre, une adolescente ! Sara présente sa fille. C'est une pratique courante ici d'entrer et de sortir par la fenêtre. Comme un oiseau. Entrée théâtrale. D'ailleurs, Sara fait aussi du théâtre. Elle monte une pièce qu'elle a écrite avec la metteuse en scène polonaise, Violetta Wowczak, à Aulnay-sous-Bois.

« S'envoler », c'est le titre.

Sara crée un monde où les repères et les codes volent en éclats.

Des éclats de papier.

Biblio

À quai (Seuil)
Éléphants (Thierry Magnier)
La tache rouge (Bilboquet)

Portraits d'ateliers

Pour louer l'exposition, contacter la Charte au 01 42 81 19 93

500 euros la semaine / 77 cadres, 7 caisses.

Remise de 10 % pour les Chartistes et membres associés

Pour des tirages photo, contacter Claudie Rocard au 06 61 77 21 91

Pour acheter les œuvres, contacter les artistes :

1 les Chats Pelés ..... bob@monslip.fr
2 Rébecca Dautremer ..... Rébeccadautremer@noos.fr
3 Christian Voltz..... christian.voltz@wanadoo.fr
4 Sara ..... saraorsa@yahoo.fr
5 May Angeli..... angeli.may@noos.fr
6 Kitty Crowther..... c.k@happymany.net
7 Marc Boutavant..... mboutavant@free.fr

Patricia Berreby

Après des études d'architecture et d'histoire de l'art à Paris, elle se consacre à la littérature jeunesse et à ses trois enfants.

Auteur-illustrateur pour l'école des loisirs, Casterman, Seuil, Bayard... elle est également iconographe.

Claudie Rocard-Laperrousaz

Sa carrière de photographe débute à l'âge de neuf ans, à Tahiti, où elle se spécialise en échafaudages et cimes des arbres.

Elle se poursuit en Chine et à la Borne, puis à Paris, où elle portraiture Moka dans « Mon écrivain préféré » à l'école des loisirs.